

Chrystel BERNAT

UNE GUERRE SANS ÉPITHÈTE : *LES TROUBLES DES SEVENES*

Déchirures civiles
et militances confessionnelles
au Grand Siècle (vers 1685-vers 1710)

Volume I
Enquête



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

À l'automne 1701, lorsque le premier songe libertaire du peigneur de laine Abraham Mazel (1677-1710) met au cœur d'une jeune génération issue des milieux réformés la volonté de s'émanciper de la contrainte religieuse catholique, couve une révolte inédite des consciences, agitées par la violence du programme de déprotestantisation du royaume soutenue par le régime révocatoire louis-quatorzien. Quelques mois plus tard, le 24 juillet 1702, s'amorce, avec l'assassinat de l'abbé du Chaila, un temps de troubles civils communément nommés des Cévennes, berceau natal de l'insurrection des nouveaux convertis méridionaux qui, dans un climat millénariste, prêchent la repentance de l'apostasie et exigent, les armes à la main, la liberté de conscience.

L'émotion des premiers jours devient insurrection durable, puis guerre fratricide par laquelle s'ouvre une longue période d'effervescence religieuse et de fureurs civiles. La phase la plus intensive des combats s'étire au long des années 1702, 1703 et 1704, mais le conflit qui éclate en pleine guerre de Succession d'Espagne perdure sur le terrain et dans ses environs immédiats jusqu'à l'automne 1710. La dispersion sur les chemins de l'exil d'une nuée de prophètes essaimant en Europe, gagnant jusqu'à Constantinople et Smyrne, ne met pas fin au souvenir de la guerre, qui se maintient encore longtemps dans les mémoires, se réarmant à la mi-siècle, entre 1751 et 1752, à l'occasion de la campagne de rebaptisation des réformés baptisés dans les assemblées clandestines dites du Désert et de l'activisme épars des sujets catholiques, puis de nouveau au cours de la Révolution française, singulièrement entre 1790 et 1795¹.

¹ James N. HOOD, « Protestant-Catholic Relations and the Roots of the First Popular Counterrevolutionary Movement in France », *Journal of Modern History* 43/2 (1971), p. 245-275 ; Michel VOVELLE, *La découverte de la politique. Géopolitique de la Révolution française*, Paris, Éditions La Découverte, 1992, p. 162-163 ; Valérie SOTTOCASA, *Mémoires affrontées. Protestants et catholiques face à la Révolution dans les montagnes de Languedoc*, Rennes, PUR, 2004 ; Chrystel BERNAT, « 1702, 1752, 1790. Résurgences mémorielles des guerres de religion du Grand Siècle à la Révolution française. Enquête sur les mécanismes et leviers bellicistes du passé » (à paraître).

Ce conflit natif sur lequel porte la présente enquête demande à être saisi dans toutes ses séquences, intermèdes inclus, avec ses remous liés en avril 1705 au complot dit des « Enfants de Dieu », et ses convulsions des années 1709-1710 qui précèdent et accompagnent l'arrestation de l'inspiré Pierre Claris et la mort du Camisard prophète Mazel abattu au mas de Couteau le 14 octobre 1710. Dans ses prémices aussi, car la prise d'armes protestante ne se comprend qu'inscrite dans l'histoire politico-religieuse de l'édit de Fontainebleau portant révocation de l'édit de Nantes lui-même taillé en pièces par des années d'usure patiente, de brutalités enchaînées et d'accès de violences saccadées depuis les dragonnades de 1681, qui font le lit de rancœurs profondes, de haines civiles encore rentrées pour un temps avant que d'éclater chez les plus jeunes réformés décidés à en découdre. Dans les mémoires des insurgés, l'année 1685 s'apparente à une blessure, couvre une plaie béante, associée à la perte des droits protestants que la promulgation de l'Édit achève de détruire. La Révocation, qui ambitionne la catholicisation des sujets réformés minoritaires, importe de manière décisive dans l'approche des rapports de force confessionnels qui alimentent les troubles du Grand Siècle.

Mais quelle est la propriété de cette guerre qui ne répond d'aucun modèle ? La typicité de ce conflit armé, sans exemple dans l'histoire religieuse de la période moderne, est tout l'enjeu de cette recherche qui se fixe de l'interroger en son système, dans ses interactions et interdépendances civiles, en fouillant jusqu'à ses composantes guerrières les plus informelles et insaisissables, soit qu'elles soient évanescentes soit qu'elles soient équivoques et confuses, litigieuses et contestées dans les rangs catholiques eux-mêmes.

Depuis plus de trois siècles, la plupart des études qui ont analysé la révolte camisarde sous tous ses angles – historique, sociologique et politique, économique, militaire et littéraire – ont opposé presque invariablement les insurgés camisards aux troupes de Louis XIV, condamnant l'histoire des troubles des Cévennes à une approche en miroir héritée de l'historiographie partisane du conflit. Or peut-on concevoir une guerre sans ennemis, admettre un conflit sans incidences sociétales ? Faut-il envisager que les sujets catholiques se soient tenus à distance laissant à l'intendance et au commandement militaire le soin de régler une insurrection qui pourtant les visait ? Et si la singularité de cette guerre tenait aussi aux modes d'ingérence des populations civiles ? Comment leurs implications participent de son originalité ? Pour y répondre, il importe de s'emparer des soubassements de l'insurrection et du faisceau de tensions civiles qui la

traverse et l'anime, sinon à considérer la prise d'armes camisarde comme une émotion close en sa propre raison, sans témoin ni victime, sans ennemi ni adversaire au-delà de la soldatesque, à l'instar du « portrait en buste sans arrière-plan ni décor » que Lucien Febvre appelle à juste titre à contourner².

Par-delà la complexité même de l'objet historique aux prises avec une multiplicité de violences qui brouillent les combinaisons ordinaires des affrontements religieux modernes et les schèmes des guerres de Religion, l'interprétation de l'insurrection est le fait d'une histoire longtemps polémique dont la virulence des débats a clivé l'approche alors rivée à l'image d'une dissidence protestante faisant front aux agents de l'oppression religieuse catholique³. L'abondante historiographie des troubles s'est centrée sur les révoltés camisards⁴ tandis que l'exceptionnelle longévité du conflit et son caractère d'affrontement déclaré invitent à réévaluer ses composantes et à reconsidérer ses leviers et mécanismes civils⁵. Pourtant, révolte emblématique d'une minorité confessionnelle sacrifiée sur l'autel de l'absolutisme religieux, l'insurrection protestante en vint, en formant l'un des revers les plus insolites du règne louis-quatorzien, à dominer les paramètres explicatifs des troubles. En occupant le champ d'analyse de la guerre, l'insurrection camisarde, associée au combat huguenot pour

² Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003², p. 15.

³ Voir l'étude dense et exhaustive de Philippe Joutard consacrée à l'historiographie du sujet antérieure aux années 1980 : Philippe JOUTARD, *La légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1977, p. 98-276, ainsi que l'analyse complémentaire de Patrick CABANEL, « Zum 300. Jubiläum des Kamisardenaufstandes (1702-2002). Versuch einer ersten Bestandsaufnahme », in Chrystel BERNAT (dir.), *Die Kamisarden. Eine Aufsatzsammlung zur Geschichte des Krieges in den Cevennen (1702-1710). Mit einem Vorwort von Philippe Joutard. Aus dem Französischen übertragen von Eckart Birnstiel*, Bad Karlshafen, Deutschen Hugenotten-Gesellschaft, 2003, p. 225-249 également publiée en français sous le titre : « Autour du tricentenaire des Camisards (1702-2002) : essai de premier bilan », *BSHPF* 149 (2003), p. 241-269.

⁴ Je choisis de ne pas reprendre l'analyse critique de l'historiographie de la révolte, déjà étudiée dans le cadre de mes premiers travaux universitaires (*La mobilisation des catholiques pendant la guerre des Cévennes (1702-1707)*, mémoire de DEA sous la direction de MM. Michel Taillefer et Eckart Birnstiel, Université de Toulouse 2 – Le Mirail, 1998), mais de convoquer les ouvrages et de discuter les positions historiques tout au long de l'étude. De même en est-il des références épistémologiques et des études qui ont servi et accompagné l'approche des violences.

⁵ Sur l'étude plus synthétique mais davantage orientée sur l'origine de la conception dualiste des troubles, je me permets de renvoyer à Chrystel BERNAT, « La guerre des Cévennes (1702-1710). Camisards, catholiques civils et troupes royales : de l'affrontement bilatéral au triptyque insurrectionnel ? », *Études théologiques et religieuses* 77 (2002), p. 359-383.

la liberté de conscience, en devint même le synonyme, marginalisant de nombreux autres protagonistes, recouvrant la complexité des ressorts guerriers et des significances pourtant non réductibles au protestantisme militant.

Cette interprétation historique a abouti à une conception restrictive des événements qui, en dépit de l'apaisement progressif des débats historiographiques et du renouvellement des champs d'étude, est restée fondamentalement bilatérale. Cette vision dualiste a eu pour corollaire de fondre dans un seul et même camp, souvent perçu comme homogène, l'appareil répressif d'État et les populations anciennes catholiques, tandis qu'en face, dans le camp protestant, étaient associés Camisards dissidents et nouveaux convertis de la province. Ce biais analytique, lourd d'incidences, a eu pour effet de dénier aux mobilisations populaires toute autonomie et de dissoudre l'aspect subversif d'une partie des initiatives civiles, mais aussi de niveler les clivages intraconfessionnels et d'esquiver ce que la guerre contient de plus touffu, à savoir sa violence plus strictement confessionnelle. La richesse des études passées ne rend ainsi compte que d'un pan du phénomène saisi tout entier (ou presque) au prisme camisard tandis que l'ampleur des troubles requiert d'en étudier les résonances à l'échelle sociétale et catholique, par-delà l'écran de l'arbitrage royal, par-delà les manœuvres militaires des troupes du roi et les cercles légaux de la répression judiciaire locale que la violence civile régulièrement déborde. La présente enquête prend ainsi le contrepied de cette lecture duelle. Elle fouille l'aspect foncièrement composite du conflit jusque dans l'exercice de sa violence la plus diffuse et, avec elle, le modèle des affrontements religieux de la Seconde modernité.

Du reste, le flou dénominatif enveloppant le conflit y invite, car les contemporains désignent sans trancher cette prime révolte camisarde tantôt comme une *insurrection*, une *rébellion*, une *révolution*, tantôt comme une *maudite guerre*, des *troubles*, des *soulèvements* et des *révolutions des Sevennes*, une *véritable guerre de religion*. La confusion sémantique est ici épistémique. Que recouvre cette difficulté à désigner les troubles ? De ces termes contradictoires qui se succèdent, et parfois se chevauchent dans le temps, il faut considérer l'imbroglio, point nodal d'une interrogation historique qui cherche à comprendre, malgré la profusion des dénominations et la désignation des protagonistes camisards, l'absence de qualification de ces désordres religieux. Guerre sans épithète, du moins arrêtée, dont le non-dit autant que l'indécision des contemporains à la considérer comme une révolte populaire, une insoumission religieuse ou une guerre de partis formés, s'avèrent significatifs, symptomatiques d'un objet insolite, ardu à identifier, malaisé à caractériser et à circonscrire.

Telles sont les particularités de cette fièvre sans nom qui tenaille pendant de longues années cinq diocèses de la province du Languedoc.

Là encore, l'ancrage géographique des troubles ne doit pas tromper. Les Cévennes, auxquelles reste attachée la désignation de la guerre, symbolisent une lutte commencée dans les hautes terres de la Réforme qui, bientôt, se déverse dans la plaine et couvre, de l'Aigoual aux rivages méditerranéens, la partie méridionale du diocèse de Mende, puis ceux de Nîmes, d'Alès et d'Uzès, et dans une moindre mesure celui de Montpellier, avant de retentir aux marges du théâtre des opérations et de faire écho dans les provinces du royaume et presque partout en Europe. Il y aura d'ailleurs – au-delà des périphéries du Rouergue, du Vivarais et du Velay, du Dauphiné, du Forez et du Lyonnais – bien d'autres contrées indirectement affectées par l'insurrection. L'agitation religieuse porte loin et le séisme camisard ébranle quantité de terres catholiques, jusqu'aux enclaves étrangères – celles, en particulier, de la papauté dont s'empare l'enquête – qui forment autant de scènes lointaines du conflit jusqu'à présent méconnues. La recherche jette ici un éclairage sur les incidences connexes des troubles au sein de tierces communautés réformées confrontées à des velléités d'agression catholiques en d'autres provinces du royaume. Ces clivages, avivés par un imaginaire collectif toujours vif contre le huguenot, découvrent autant d'interfaces catholiques réactives dressées en contrepoint des réseaux d'entraide du Refuge protestant.

C'est à l'impact de la révolte protestante dans les rangs catholiques et à sa mutation en conflit fratricide que l'examen s'intéresse, lorsque l'insurrection camisarde excède son horizon libertaire et rencontre la militance de ses adversaires. Les tout premiers travaux que j'ai consacrés au sujet interrogeaient déjà l'aspect trilatéral du conflit, incluant l'entrée en lice de militants catholiques venus aggraver les désordres. Ces recherches liminaires s'arrêtaient alors aux aspects saillants d'une contre-révolte populaire sans interroger encore l'étendue des différends confessionnels qui, manifestes ou feutrés, s'expriment à couvert de l'arbitrage des pouvoirs politiques et militaires, et trouvent leurs racines dans un activisme catholique plus ancien dont le volume souhaite rendre compte.

C'est à cette part de catholicité du conflit, saisie jusque dans ses manifestations les plus infimes, et en particulier au basculement d'une société en guerre que se consacre ce livre. Il vise à comprendre ce que la prise d'armes camisarde a provoqué dans les milieux catholiques en pénétrant, au-delà de la violence d'État, la violence civile et les modalités d'expression d'une société au combat. Il travaille pour cela à démêler l'écheveau des implications civiles et explore l'extrême variété des modes d'affrontements

religieux, conditionnés au Grand Siècle par l'exercice revendiqué d'une violence d'État qui, sans plus autoriser la guerre ouverte entre sujets ni permettre une guerre de Religion, s'accommode des haines confessionnelles tenaces pouvant aider, dans le cadre de sa politique d'uniformisation religieuse du royaume, à l'écrasement de toute velléité d'émancipation des calvinistes mal convertis.

Les troubles de 1702 posent la question de la singularité des pratiques et des usages de la violence religieuse civile dans le cadre du régime révocatoire et de l'absolutisme politique louis-quatorzien. Son étude vise à la débusquer jusque dans son quotidien, sa banalité, ses formes larvées, dissimulées et silencieuses, au-delà de l'activisme déclaré et de l'opposition ostentatoire et débridée des catholiques les plus fervents. L'examen recourt pour cela à une dissection des formes de militance fugitives ou têtues, déclinées en une riche gamme d'antagonismes. Étudiant les troubles au prisme catholique, il prolonge les intuitions des travaux précédents sur le « triptyque insurrectionnel » et l'« affrontement trilatéral » qui déjà réintroduisaient le tiers catholique. Il vise non seulement à examiner les manifestations de violences populaires et leur dimension proprement confessionnelle, à considérer leurs effets dans l'agencement coercitif des troubles et leurs incidences en termes de coexistence religieuse, mais également à évaluer ce qu'elles révèlent de l'état du catholicisme post-révocatoire et d'un modèle insurrectionnel inédit dans l'histoire des antagonismes religieux des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Dans cette optique, l'appel de Denis Crouzet à « comprendre de l'intérieur » le jeu des violences contre les objets, les corps et les croyances, reste de mise⁶. Interroger l'interdépendance et la réciprocité des violences protestantes et catholiques est tout aussi décisif. Cette perspective suppose d'inscrire la rébellion dans un système d'action historique où chaque pratique ne prend sa pleine signification que de sa relation avec l'action ennemie inscrite dans le temps, là où interviennent aussi le poids des représentations et le jeu des haines cumulées. Ce qui impose d'appréhender en amont des troubles les racines des amertumes religieuses nouées une quinzaine d'années auparavant – parfois bien avant encore – dans les collaborations catholiques civiles à la politique coercitive ciblant les protestants.

Le parti pris est d'entrer dans les remous de la guerre et le ressac des haines, de restituer le concert de dualités saisies dans leurs antécédences et leurs rémanences, d'où l'ancrage temporel dans les années 1680 et les échappées ponctuelles dans les années postérieures aux troubles jusqu'aux

⁶ Denis CROUZET, « À propos de la plasticité de la violence réformée au temps des premières guerres de Religion », *BSHPF* 148 (2002), p. 916.

incidents de 1752. L'objectif est d'approcher au plus près des acteurs, tout en tentant d'identifier la diversité des factions, de démêler la partition des militances, les logiques partisans et l'entrelacs des antagonismes religieux qui se nouent en une infinité de violences venues déjouer les définitions classiques de la guerre, traditionnellement arrimées aux luttes sanglantes⁷. Ici la déchirure s'exprime en une pléthore d'affrontements pour lesquels les protagonistes ne recourent pas nécessairement aux armes ou à l'engagement frontal, ni même n'empruntent au seul argument religieux. La geste oppositionnelle puise en tant de terreaux de rancœurs, s'alimente de tant de brimades répétées qu'elle impose de redéfinir la violence confessionnelle à l'aune d'une infinité de pratiques hostiles favorisées par la répression des temps et une législation discriminatoire. Oppidum d'affrontements longtemps discrets, les troubles des Cévennes offrent de considérer les chaînes de haines confessionnelles que l'on pouvait croire brisées depuis la fin des guerres de Religion et l'écrasement du parti huguenot. Rien n'indique pourtant un simple continuum. Il faut compter avec les recompositions liées à la spécificité de la politique révocatoire et à l'exercice par le pouvoir absolutiste d'une violence religieuse règlementaire, également avec une redistribution des haines civiles qui trouvent désormais à s'épanouir dans un contexte oppressif des plus favorables.

Pour marqués et renforcés que soient les fronts confessionnels, ceux-ci sont-ils homogènes ? Que révèlent les troubles de la partition religieuse ? S'emparant du catholicisme méridional aux prises avec un protestantisme clandestin et insoumis, dont nombre de partisans sont prêts à clamer leur fidélité à leur croyance et à mourir pour leur foi, l'étude prend acte des effets de la déflagration qui précipite les croyants dans des alternatives partisans. La guerre civile, qui incarne la cité divisée, exige de prendre en compte les dissonances en chacun des camps, par-delà les rivalités traditionnelles, à l'aune des mobiles d'action et des désunions intra-confessionnelles que trahissent la multiplicité des fronts de combat et la confusion des temps. Car l'unicité n'est plus en aucun des camps, à l'égard desquels l'enquête met au jour les implosions et la mosaïque de croyances qui ne sont plus réductibles ni fongibles en une vérité unique et un parti pris commun.

Puisant dans un vaste corpus de sources, élargies aux fonds inédits des archives vaticanes, l'étude exhume des manuscrits français et étrangers

⁷ Pierre-Jean SOURIAU, *Une société dans la guerre civile. Le Midi toulousain au temps des troubles de religion (1562-1596)*, Thèse de doctorat, Université de Paris IV, 2003, t. I, p. 11, parue sous le titre : *Une guerre civile. Affrontements politiques et religieux en Midi toulousain (1562-1596)*, Seyssel, Champ Vallon, 2008.

avec le souci de revenir aux sources premières de la guerre tout en traquant depuis les fonds d'archives privées, les dépôts suisses, anglais et italiens, une masse de documents inédits qui renouvellent l'approche, ici confortent les premières hypothèses, là bouleversent la donne. Nombreux sont ceux qui ont apporté de nouveaux éclairages sur la tourmente camisarde soulevée en Avignon, en Guyenne, en Poitou, en Saintonge et jusqu'à Rome. Chacun de ces documents est présenté au fil de l'analyse qui trace les contours d'un séisme d'ample envergure et identifie le creuset des déboires au long cours. C'est dans la multitude des saisons passées en archives que l'étude a été la plus heureuse et la plus stimulante, la plus déroutante aussi. Car c'est là, pas à pas, qu'est apparue dans ses incohérences, ses contradictions et sa radicalité, une guerre civile fondue dans une répression crierde. C'est cette guerre multi-scalaire que l'analyse se propose de fouiller jusque dans ses expressions marginales et ses intensités inégales.

L'étude propose ainsi en trois étapes d'entrer dans les arcanes de cette guerre polymorphe, de pénétrer les soubassements de la violence. En premier lieu par le biais des affrontements dissipés dans la violence répressive du pouvoir qui interrogent, à rebours des titres, des fonctions et des charges, mais aussi des gestes d'aigreur, des marques de haine, et des implications de circonstance, les traces de mobilisations civiles enfouies dans la persécution religieuse ordinaire. Ce premier volet s'attache à repérer la violence catholique disséminée (chap. I à III). Cette violence insidieuse, le plus souvent embusquée dans les rouages coercitifs, à la fois nébuleuse et comme enchevêtrée à la répression, révèle l'implication croisée du gentilhomme et du notable, du paysan et de l'artisan qui, en tant qu'acteurs, mandataires ou sollicitateurs, entrent dans la guerre par une infinité de voies oppressives. L'enquête propulse ainsi sur la scène des milliers d'adversaires que l'absence d'appartenance revendiquée aux groupes extrémistes n'a pas toujours placés au rang d'opposants. Leur nombre impose de rompre avec l'idée d'une minorité activiste et d'une masse attentiste au profit d'une société en guerre dans laquelle toutes les franges prennent part. Ici, l'opposition ne se limite pas au coup porté mais procède d'une multiplicité de marques, là où filtre une hostilité, s'exprime une animosité, s'énonce une rivalité, s'écrit une pensée agressive, s'ancre une geste belliqueuse, déclinons de l'engagement contre l'adversaire protestant qui a pour corollaire de revisiter la géographie du clivage, distante du champ de bataille, et de redéfinir les figures d'ennemis, pour beaucoup dérobées.

Le deuxième volet fait état des oppositions catholiques radicales (chap. IV à V). L'engagement de ces catholiques ultras rompt avec l'activisme sourd

de la masse au profit d'une hostilité affichée. Groupuscules subversifs et formations militantes, venus bouleverser l'orchestration répressive du pouvoir, multiplient les implications extrémistes où se lisent déchirures civiles, spectre de guerre de Religion et symptômes de guerre paysanne. Ces formes de radicalismes en apparence dévoyés et souvent factieux apparaissent comme le versant tumultueux d'un militantisme fort porté par une détermination viscérale à affecter l'ennemi protestant. Dans cette guerre déclarée aux huguenots, il ne semble pas qu'il y ait de contradiction entre l'agression sauvage des religionnaires, que l'identité de « nouveaux convertis » continue de désigner, et le combat anti-camisard ciblant les révoltés. Vindicative ou arbitraire, la violence catholique civile décline une guerre ouverte contre l'ennemi calviniste – et ce que les acteurs s'en figurent et projettent contre lui. Une guerre confessionnelle se joue à couvert de l'insoumission camisarde dans ces mouvements croisés de contre-révolte et de fureurs populaires, une guerre qui ne se limite pas à la violence des puissances mais procède de cette convergence d'offensives catholiques civiles redoublant les désordres du temps. Une guerre religieuse que vient caractériser l'attitude belliciste et les initiatives coercitives du clergé bas-languedocien, notamment régulier, dont l'étude identifie les domaines et champs propres d'intervention dans le conflit armé, mais aussi l'interposition oppressive de l'enclave pontificale d'Avignon (chap. vi). La découverte d'une riche correspondance inédite dans les archives de la vice-légation et de la Secrétairerie d'État jette un éclairage nouveau sur l'attitude de la papauté et de son enclave avignonnaise dont l'ingérence dans les troubles restait à établir et à délimiter malgré l'écho persistant, mais jusqu'à présent mal renseigné, de son implication dans la guerre en faveur des combattants catholiques et de la politique de répression des insurgés protestants.

Cependant, face à la multitude des facettes du catholicisme au combat qui en souligne la vitalité, doit-on parler d'un catholicisme, d'un camp catholique ? Qu'indiquent les engagements discordants des acteurs catholiques de l'état même du catholicisme méridional post-révocatoire ? La multiplicité des engagements n'est pas sans illustrer le morcellement des forces. Premier bémol à une entité catholique fragmentée, vigoureuse et pourtant défaillante, qui invite à interroger l'impact de la détermination camisarde et des solidarités combatives des protestants convertis de force. L'ultime section évalue les effets de la détonation guerrière, l'impact de l'insurrection camisarde et les signes tangibles d'un séisme catholique sans antécédents dans le Grand Siècle. En ce troisième mouvement, l'étude s'attache, à revers d'une pensée catholique victimaire, mais aussi en

contrepoint d'une vitalité réformée et d'une violence camisarde ciblée à l'endroit des « papistes », à évaluer l'ébranlement de l'assise catholique, secouée par un désordre de militances civiles qui ajoutent au témoignage d'une religion mise à l'épreuve croisée de la désolation, de la désorganisation, des dissensions et de la désunion, de l'insoumission protestante et, plus largement, de la chimère révocatoire. De cette période de ferveurs antagonistes, l'enquête interroge le temps inédit d'un vacillement de la religion dominante exposée au saccage, acculée au spectacle de sa défaite pastorale et à l'incomplétude de la catholicisation que la guerre fait éclater au grand jour (chap. VII à IX).

Cette recherche, attentive aux pratiques de violence catholiques, qu'elles soient autonomes, statutaires ou complices de la répression, questionne la spécificité de ses usages civils et les modes de clivages confessionnels sous le régime révocatoire. Elle interroge la complexité des modèles insurrectionnels et travaille à caractériser un objet insolite qui n'entre dans aucune classification historique préexistante, sinon incomplètement et de manière peu satisfaisante. Alors qu'est-ce qui à ce point la distingue et ne la rend réductible à aucun schéma guerrier traditionnel de la période moderne ? Révolte atypique dans les modèles de résistance protestants, à part dans les soulèvements d'Ancien Régime, les troubles des Cévennes posent la question de la singularité des affrontements civils de la Seconde modernité, celle des modes de combat religieux après les guerres de Religion, et pour le dire d'un mot d'un seul, la question de la redistribution des luttes religieuses et des militances confessionnelles dans le cadre de l'absolutisme politique.

De la révolte camisarde primitive perce une guerre dérobée dont ce livre cherche à prendre la mesure et à évaluer l'étendue. Une guerre qui ne dit pas son nom, et qui pour cette raison longtemps n'en n'a pas eu. Peu importe d'ailleurs qu'elle n'en ait pas davantage aujourd'hui pourvu qu'elle soit appréhendée dans sa complexité, car la qualifier en réduirait la singularité tandis qu'il importe d'abord d'en considérer l'existence et d'en comprendre les ressorts les plus discrets, les compositions les plus subtiles, les manifestations les plus obstruées.

L'innommé reste la marque d'une incongruité signifiante, l'origine et le motif de l'enquête. Le repère d'une guerre civile empêchée, innommable parce qu'elle-même combattue.